



L'université et l'éducation à la diversité
Discours du Père Professeur Georges Hobeika
Recteur de l'Université Saint-Esprit de Kaslik
A l'occasion de la Pentecôte
Fête patronale de l'institution
Le 3 juin 2017

A la veille de la fête patronale de notre université, je me fais une immense joie d'adresser d'abord mes remerciements les plus chaleureux au chancelier de notre université, le Révérendissime Père Général Néamtallah Hachem, pour les soins généreux dont il entoure notre prestigieuse institution. Lui, ancien brillant étudiant et non moins brillant enseignant à la Faculté Pontificale de Théologie, sait bien comment doter notre université de toutes les ressources aussi bien pédagogiques que technologiques pour la faire avancer, dans le mérite, vers l'excellence. De même, force est d'avoir une pensée émue pour tous les recteurs de l'USEK qui se sont investis pleinement et avec beaucoup de compétence promotrice dans le développement durable de cette grande institution nationale. Là, il me sera notamment agréable de dire à mes deux très chers prédécesseurs, à présent au Conseil suprême de l'Ordre Libanais Maronite, le R.P. Vicaire général Professeur Karam Rizk et le R.P. Assistant Professeur Hady Mahfouz ma profonde gratitude pour le remarquable travail d'innovation et d'institutionnalisation qu'ils ont su si bien enclencher et mettre en place tout au long de leur mandat respectif. L'esprit

qu'ils ont insufflé dans l'institution, les multiples grandes réalisations aussi bien académiques qu'administratives et les projets de construction qu'ils ont pilotés avec brio et enthousiasme, continuent de donner à notre université une réelle énergie cinétique pour aller de l'avant dans la politique d'excellence.

Egalement, mes vœux les plus chaleureux et mes remerciements les plus reconnaissants vont à toute la famille de l'USEK, vice-recteurs, prorecteurs, provost, doyens, chefs de départements, enseignants, chercheurs, assistantes, employés. Je ne serais pas dans l'exagération à dire qu'aujourd'hui c'est votre fête et celle de nos chers étudiants, dans le binôme éducateurs-éduqués sous la motion de l'Esprit. Comment ne pas être admiratif devant les glorieuses réalisations de notre communauté universitaire dans l'accueil et dans l'encadrement aussi bien académique qu'humain de nos générations montantes ? Je ne trouve pas les mots adéquats pour dire ma profonde gratitude à notre éminent corps professoral qui s'évertue à cœur joie non seulement à communiquer un savoir scientifique, solide, objectif, largement documenté et constamment mis à jour, mais notamment à former un homme dans toute sa multidimensionnalité. Vos sacrifices, suis-je intimement convaincu, seront de véritables semences pour un avenir universitaire plus radieux.

De même, mon témoignage de reconnaissance et mes vœux fraternels s'adressent à tous nos amis ici présents, ministres, députés, corps diplomatiques, responsables militaires, hommes politiques, recteurs et présidents d'université, juges, maires, membres du Conseil d'Administration (Board of Trustees), journalistes et représentants de divers mass media. Votre indéfectible soutien moral et votre participation à notre fête patronale augmentent notre joie et permettent à notre enthousiasme universitaire de gagner en vigueur et en résilience.

Honorable audience,

Kant avait parfaitement raison d'affirmer, sommes-nous enclins à le croire, que l'homme n'est homme que par l'éducation. L'homme est un apprenant éternel. Il est évident que l'éducation est une matière de patience. Certes, tout acte éducatif est émaillé de déboires, d'échecs, comme également de réussite éclatante. Dans cette optique, cependant, n'emboîtons pas le pas à Freud ni à Dolto qui croyaient que, quelle soit l'éducation inculquée aux enfants et aux jeunes, les éducateurs auront eu toujours tort dans leur approche. Ce que je trouve adéquat de proposer ce soir, sous la rubrique *L'université et l'éducation à la diversité*, embrasse un ensemble d'idées

pluridisciplinaires qui pourraient servir d'une feuille de route, parmi une infinité de feuilles possibles, visant un seul objectif, en l'occurrence la manière dont on devrait éduquer nos jeunes à un *modus vivendi* pluriel, joyeusement harmonieux dans la différence assumée et assimilée.

Mes chers amis, nous voilà ce soir réunis ensemble pour fêter la Pentecôte. Cette grande fête chrétienne pourrait contribuer à bien former religieusement nos jeunes au dialogue des cultures et des civilisations dans l'émerveillement d'être ensemble dans leurs différences. Le terme Pentecôte vient du grec « pentecostê », signifiant le « cinquantième », c'est-à-dire le cinquantième jour après Pâques. Le terme arabisé et usuel dans nos liturgies العنصرة vient de l'hébreu « 'Atsourah », signifiant la réunion, le rassemblement et les retrouvailles, en d'autres termes, la contre-image de la dispersion linguistique et culturelle illustrée symboliquement par la tour de Babel. La saga biblique du chapitre 11 de la Genèse nous apprend que l'humanité parlait une seule langue et que les gens communiquaient entre eux avec aisance. Comme l'être humain est l'éternel insatisfait et constamment tenté d'aller au-delà de ses capacités, dans un élan insensé d'autodéification, les Babyloniens, eux, s'embarquent dans l'aventure du prométhéisme. Réputés être de grands bâtisseurs, ils s'étaient décidés à faire construire « une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux », symbolisant par là la grandeur de l'homme et sa superpuissance, loin de Dieu et, plus encore, sans Dieu. Connaissant leur dessein, Yahvé les punit sévèrement, en confondant les composantes de leur langue et en les dispersant de là sur toute la face de la terre. Ainsi, d'un seul peuple, ils sont devenus des peuples et des nations, et au lieu de parler une seule langue, ils ont commencé à en parler plusieurs. Par voie de conséquence, ils ne s'entendaient plus, ne se comprenaient plus ; leurs relations sont devenues conflictuelles et gérées par l'animosité et le rejet mutuel. Il va falloir attendre l'événement de la Pentecôte pour apporter une vraie panacée à l'histoire tragique de l'incommunicabilité des êtres humains.

Comme on peut le constater, dans la Pentecôte, presque tous les peuples du bassin méditerranéen, dans leurs spécificités les plus prononcées, les plus inconciliables, s'acceptent et se comprennent dans la différence assumée et respectée. Selon cette nouvelle perspective, toutes les langues et les cultures se valent et, par conséquent, aucune d'elles ne saurait prétendre être l'unique dépositaire d'une quelconque sacralité ni d'une quelconque vérité. Ainsi, grâce à l'esprit de Dieu qui rassemble harmonieusement les diversités, aucune culture, aucune langue, aucune civilisation n'a été marginalisée ni écartée. La sacralité linguistique et culturelle est entièrement

étrangère à l'essence du message du Nouveau Testament. Toutes les productions de l'esprit de l'homme, où qu'il soit, qui qu'il soit, se valent du fait qu'elles révèlent la vivacité de l'image de Dieu, reflétée partiellement par l'intelligence humaine. Avec le christianisme, l'altérité culturelle déserte le registre conflictuel de la déculturation et de l'uniformisation linguistique, et entre dans la nouvelle ère du vrai dialogue des civilisations pour une approche plurielle de la réalité. C'est dans ce cadre que s'inscrit résolument l'étonnement joyeux des peuples méditerranéens rapporté par les Actes des Apôtres dans le passage suivant : « *Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans son idiome maternel ? Parthes, Mèdes et Élamites, habitants de Mésopotamie, de Judée et de Cappadoce, du Pont et d'Asie, de Phrygie et de Pamphilie, d'Égypte et de cette partie de la Libye qui est proche de Cyrène, Romains en résidence, tant Juifs que prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons publier dans notre langue les merveilles de Dieu* » (Ac 2 : 8-11).

A la Pentecôte, comme contribution majeure du christianisme au dialogue des cultures et à la gestion pacifique du pluralisme, s'ajoute également une autre composante non moins essentielle dans le message évangélique, celle de la Nouvelle Jérusalem. Tous les apôtres étaient amèrement déçus de Jérusalem. Cette ville dont le signifié étymologique renvoie à la « ville de la paix », n'a tout absurdement jamais vu aucun jour de paix. Ses frontières, jusqu'ici d'ailleurs, s'élargissent ou se rétrécissent selon la balance des forces engagées aussi bien dans la défense que dans l'offensive. La Jérusalem terrestre est un espace de déchirement culturel, religieux et civilisationnel. Tandis que la Nouvelle Jérusalem prêchée par le christianisme, toujours dans l'esprit de la Pentecôte, repose principalement sur trois dimensions fondamentales : en premier lieu, elle n'est plus prisonnière de la sacralité de ses frontières géographiques. Son espace est coextensif à l'étendue du salut vécu par l'humanité guérie de ses pulsions de violence et de mort et baignant dans la paix dispensée par l'union à la vie intime de Dieu. En deuxième lieu, elle est affranchie de sa monoculture, illustration parfaite de l'anti-culture et de l'ostracisme sacré. Et, en troisième lieu, elle est la Cité où se réconcilient toutes les identités religieuses et culturelles dans l'acceptation réciproque et dans la complémentarité différentielle, rendues possibles par l'esprit unificateur de Dieu.

Dans le droit fil de cette nouvelle optique, vient s'inscrire plus tard le verset 118 de la Sourate de Houd dans le Coran : « *Si ton Seigneur avait voulu, Il aurait fait des Hommes une communauté unique* ». Le contenu de ce verset sera concrétisé par « *l'Alliance de Médine* » que le Prophète des Musulmans, Mahomet, après sa sortie

de la Mecque le 16 juillet 622 et son entrée à Yathrib, a signée avec les Juifs, les Chrétiens et les Sabéens. Les clauses de cette alliance stipulent que les tâches administratives relevant de la gestion des affaires de la cité sont réparties à parts égales. L'autre, différent dans sa culture et dans sa religion, est considéré comme un associé et un partenaire. Toujours est-il que cette *Alliance* qui consolide les fondements du droit de l'homme à la différence, qui qu'il soit et où qu'il soit, et qui met en place un *modus vivendi* égalitaire dans une société plurielle, sera plus tard remplacée par la *charia*, la loi canonique de l'islam, comme seule constitution pour Médine. Il va falloir attendre quatorze siècles dans cet Orient déchiré et souffrant pour voir l'esprit et la philosophie de l'Alliance de Médine renaître dans le Pacte National libanais et la formule libanaise.

Nos étudiants pourraient dégager de tout ce qui précède que tout projet d'uniformisation et d'intégration réductrice pour les spécificités et les différences, détruit inmanquablement la trame essentielle de l'existence humaine. Ce danger socioculturel et politique est souligné avec force par Alfred Simon dans son article « Les masques de la violence », au sujet du livre de René Girard *La violence et le sacré* : « *C'est la perte de la différence entre la violence impure (ou réciproque) et la violence purificatrice qui entraîne une crise générale des différences, partant de l'ordre culturel dans son ensemble puisque celui-ci est un ensemble organisé de différences dont dépendent l'harmonie et l'équilibre de la communauté. Pour le comprendre, il faut saisir l'indifférenciation comme violence, ce que ne fait pas la pensée moderne, qui, égalitaire dans son principe, voit au contraire dans la différence un obstacle à l'harmonie entre les hommes* » (*Esprit*, 11, p. 520).

Il n'en est pas moins utile de signaler que les changements dans nos sociétés d'aujourd'hui, produits par la médiatisation et le progrès technologique, ne sont pas tangentiels. La miniaturisation et la condensation de notre monde mettent forcément en interaction tous les phénomènes humains, qu'ils soient religieux, culturels ou civilisationnels. Les anciennes insularités disparaissent, happées par le flux irréversible de la mondialisation. Et la question la plus cruciale sur laquelle butera inmanquablement l'humanité ne sera prioritairement pas l'existence, mais décidément la coexistence. Comment l'université doit-elle éduquer ses étudiants dans la première moitié du XXI^e siècle, à la diversité, au pluralisme, au droit à la différence ? Comment doit-elle les éduquer à l'évaluation positive de la multiculturalité et de l'interculturalité ? Comment, partant des considérations, en

l'occurrence, religieuses, sociétales, anthropologiques et génétiques, doit-elle les amener à s'accepter dans la joie d'être différents et ensemble ?

Honorable Audience.

In this "global village", our students will realize that the exacerbation of murderous identities will be an unavoidable deadline. In this context, how to be and be with? How do we manage human resources in their discordant diversities and lead them to accept themselves as relays of human experiences that are unique and indispensable for a pluralist approach to multidimensional reality? Without the other, in what s/he is and by what s/he is, could I have existed? Without the other, without the no-self, could I have become aware of my own identity? Besides, is not this non-self the foreigner at the very basis of my otherness in the indivisible whole of the body of mankind? When I seek to standardize or to marginalize or to eliminate this other, this dissimilar opposite who constantly challenges me and positively shakes me in what I take for eternal evidences, would it not be a slow unconscious self-destruction and, consequently, a lethal neutralization of the cognitive and exploratory faculties of human intelligence, including my own?

This observation is fully integrated into what Charles Taylor calls the policy of difference ("The politics of recognition", in *Multiculturalism, Difference and democracy*, Aubier, 1994). Taylor points out that "before the late eighteenth century, no one thought that the differences between human beings had this kind of moral significance. There is a certain way of being human, that is my way. I am called upon to live my life in this way, and not in imitation of anyone else's life "(Ibid., 47). From the above Taylor concludes what he finds fit to call the "principle of originality." "Each of us," comments Marie Gaille in her book *The Citizen* (GF Flammarion, 1998), is unique and has something to say that no other can say. In a democratic society, the government, recognizing the equality of everyone, must give all the same opportunities to develop their authentic self "(p. 106).

This different analysis could lead our students to note that the first victim in these complex societal changes would be rootedness and, consequently, identity resilience. It is nonetheless evident that the basic belongings of the human being, presenting themselves as the first foundations in the construction of identity, are not the result of an act of will. Who would have chosen his father, his mother, his country, his language, his culture, and even, originally, his religion? The Germans

are right to define the human being by *Dasein*, the "*being-there*". Indeed, one is surprised to be placed in spatiotemporal coordinates for the choice of which one has nothing to do. Perhaps one considers this kind of involuntary rooting as a stifling constraint for the freedom of the individual. But what do you want, this is the only possible mode of existence for man. How can we have the chance to exist otherwise? This predefined ontological equation presents itself as an obligatory passage. It is from this anchoring in preexisting existential data that, paradoxically, the human person is called to realize himself freely. Like the unconscious in the human being in the first three years of his life, which is formed in a gradual and vectorial way, so does basic rooting. The unconscious, developing independently of the person and gaining in depth in the obscure meanders of the first cognitive mechanisms, determines later our free and conscious behavior. Likewise, the involuntary basic belonging intensely colors all the harmonics of our later life, at the very heart of the most frenzied transhumance.

André Gide was right to raise this great problem of identity turbulence, generated by modern society. However, it cannot be denied that all identity, rootedness is as dynamic as it is multiple. André Gide was simultaneously Parisian, Uzésian and Norman. These three cultural components, in my view, are not repulsive. They complement each other in the harmony of opposites. And where André Gide went, in the wanderings and nomadism which he had chosen, he carried with him, involuntarily and unconsciously, this triple basic affiliation. Whether we like it or not, we are necessarily the ontological resultant of a founding past. And, apart from the latter, no future is conceivable.

To illustrate this idea, I find it appropriate to make for our students this rapid parallel between the human being on the one hand and water on the other. It is evident from the outset that nothing is found in its pure state, in this world which is ours, still less the human person. Humanity, as essence and as being, always takes shape in a pre-existing culture. Exactly like the molecule of water which is essentially composed of two atoms of hydrogen and a single atom of oxygen. These two basic chemical elements of water are isolated only in the laboratory. And if one dares to taste pure water in the laboratory, one would puke one's guts out. What actually makes drinkable water are precisely the ingredients that it carries with it from the soil where it springs. There are as many waters as there are springs. Biodiversity is the only way of being in nature. Everything that exists is rooted in its own soil. It is exactly the same thing that applies to the human person, wherever he or she is and whoever he or she may be. His or her basic rooting would allow him or

her to leave his or her cultural chrysalis, in the broad sense of the term, to open interactively, with respect, recognition and conviviality, to the basic belongings of others in every nook and corner of this "global village" in which we now live, at the pace of today's globalization.

This intertwining of basic belongings reminds me of the famous fragment of Heraclitus of Ephesus which Hegel used to establish his conception of the dialectic and power of the negative in the vectorial march of history towards happy positivity, where he says: "The unlike is joined together, and from differences results the most beautiful harmony."

That being said, our students might well ask why we are so dedicated to defending the principle of assimilated and understood diversity. When we defend coherent pluralism, we defend wealth, freedom, and life. The most critical danger we face in today's globalization is indeed lethal and deadly standardization. The formatting of the spirits now produced by a kind of monoculture on an international scale inevitably destroys the momentum of life, innovation, and imagination. Uniformity, whatever it may be, cancels freedom, for the simple reason that freedom can only be exercised in multiple choices. And, consequently, monoculture can only lead to gradual atrophy and asphyxiation of thought.

The philosophical principle that *one must be oneself to be with others*, can prevail on all the educational strategies of our students, in order to save cultural diversity and, consequently, to promote a citizenship marked by the spatiotemporal coordinates and dynamic systems. As everyone knows, the construction of the identity is neither linear nor stagnant. It is the result of a process of enormous complexity, where so many endogenous and exogenous factors are taken into account. Hence, the need to develop immune systems in our youth against the arid and deadly cultural standardization.

It would be obvious to the educated that diversity is the only fabric of existence and, therefore, the only way to real life and peace. Undifferentiation is an act of violence, contradicting the regulating principles of life in society. If one were to refer to the living body, one would perceive that no cell is like the other, that no organ is similar to the other, but that they are all in a functional cohesion. However, in a corpse, what would be the difference between all the biological constituents? None. Death makes differences disappear and plunges everything into a macabre immobility. Life has no existence but in diversity. And, away from diversity, it would be the funeral procession of life and creativity.

In the end, it would be beneficial for our youth to know that the current misfortunes of most Arab countries are underlain by the aberrant idea that the strength and unity of the nation reside in fusion and societal uniformity, a way of thinking that would only banish any positive conceptualization of a pluralism that is advantageous and respectful of assimilated and harmonized differences in an architectonic whole.

Here, it would be good for our students to return to ancient Greek history, where the Hellenes have developed two diametrically opposed formulas to manage their city. Sparta always sought the cohesion and the fusion of its people into one group. So, it expelled all strangers, leaving only the pure Spartans in the city. It established an oligarchic military regime feared by all. On the other side, Athens illustrated an opposite image. It enjoyed a democratic regime thanks to the genius of Pericles, its doors being open to all lovers of knowledge and those in quest for the absolute. Its schools were diverse and free. During the Peloponnesian war, Sparta militarily won, and Athens, the cosmopolitan and democratic city, was defeated. Nevertheless, who still remembers the military glories of Sparta, its blind racism and its hollow pride in maintaining the purity of its race and blood and the uniqueness of its religion? The sterile inheritance of Sparta was entrusted to the forgetfulness of history. On the other hand, Athens, militarily defeated, remained an inescapable pole of culture, philosophy, theology, science, literature, theater and politics. Its immense contribution to the heritage of humanity made it a great victor.

If our students, on the other hand, read the current scientific publications on genetics, they will be shocked and stunned at the secrets of our human nature. The eminent researcher, essayist and specialist in population genetics, Albert Jacquard (+2013), explains in his book *What is Heredity? Introduction to Biology*, how genetic recipes are transmitted, while pointing out that parents' reflexes are deployed in an attempt to transmit to their child everything they possess in terms of genetic heritage and family memory. Still, "genetics," Jacquard tells us, "teaches us that it can only be an illusion; we pass on to those we generate half of the biological recipes we received at the time of our conception, without what would our adventure adds or omit. The only reasonable ambition is to contribute to the realization of a new whole, not only astonishing but even more unexpected "(*What is Heredity*, pp. 31-32).

Building on the different contributions of Christianity, philosophy, anthropology and genetics, the university could be allowed to attest that the rejection of the

dissimilar other and the consideration of the other as hell would not remain intractable. Similarly, the university, a breeding-ground for rising generations, could be intimately convinced that human word will necessarily pass beyond its failure and will be entirely reestablished in its function as an inescapable means of communication between men who are rational and inhabited by the same passion for Happiness, to go together towards a city where humanity, that has finally become dialogical and reconciled with itself in the harmony of opposites, will eventually live the civilization of love and peace.